

Les deux Captives.

Elisa.

Quel doux rayon, ma sœur, vient éclairer ces murs!
 Que le zéphyr est doux! que ses parfums sont purs!
 Entends-tu les refrains que l'oiseau nous envoie?
 Les beaux jours sont venus; la terre est dans la joie.
 A travers ces barreaux je vois naître une fleur.
 C'est un li; elle en a la grâce et la couleur.
 Pourquoi, pourquoi pleurer? j'ai pleuré, mais j'espère.
 Dieu, le père de tous, de captif est le père.
 Ah! rayon du ciel si brillant et si doux,
 C'est le ^{regard} regard de Dieu qui s'incline vers nous,
 Et ce chant d'oiseaux, ma sœur, est sa voix même
 Qui nous dit d'espérer, parce que Dieu nous aime?
 Dieu nous aime, ma sœur, pourquoi pleurer ainsi?
 Anna.

Je veux pleurer. Qui donc ne pleure pas ici?

Ah! si pour le soleil, le printemps et les charmes,
 Les oiseaux ont des chants, le captif a des larmes.
 Pourquoi, je veux pleurer. Ce vase plein de vin
 Que l'homme voit en songe et veut vider en vain,
 Peut-il calmer sa soif, hélas! toujours nouvelle?
 Ainsi dans les beaux jours, quand tout se renouvelle,
 Que l'astre a plus de feux, le ciel plus de douceur,
 Plus triste est ma prison, et je pleure, o ma sœur.
 Elisa.

Contre notre âme, Anna, la Douleur est puissante
 Comme tout vent du ciel contre une fleur naissante.
 Par vents agitée, on la voit se flétrir.
 Livrée à la Douleur, Anna, veux-tu mourir?
 Les barreaux m'ont laissé ma lyre enchantresse;
 J'en vais toucher ma lyre, afin que la tristesse
 Ne brise pas ton cœur, et se dissipe enfin
 Comme l'ombre des nuits aux rayons du matin.

Anna.

Si les pleurs sont mortels, Elisa, prends ta lyre,
afin qu'en l'écoutant je retrouve un sourire.
Et mon printemps à peine. Oh! je veux vivre encor.
Oh! je ne mourrai pas! La vie est un trésor;
je le garderai mieux qu'un roi son diadème.
Et les chants de la lyre ont un charme suprême.
O ma sœur, prends ta lyre, afin que ma beauté
ne souffre plus des pleurs de la captivité.
L'orage abat les lis; plus qu'un lis, blanche et frêle,
Les fleurs me flétriraient, et je veux être belle,
Belle à mon bien-aimé sans les jours à venir.
Marsaut, il m'aimait tant!.. Voilà le souvenir
qui remplit tous mes jours et qui brise mon âme;
Ma sœur, il m'aimait tant! Et moi, moi, pauvre femme,
Je l'aimais tant!.. L'amour fait toutes mes douleurs...
Prends ta lyre, Elisa, je sens couler Des pleurs.

Elisa

Oui, je prendrai ma lyre, o ma sœur amoureux,
Et pour te garder belle, et pour te rendre heureuse,
Ma lyre redira les chants Du bien-aimé.

Anna.

Ils pourraient à la joie ouvrir mon cœur charmé!..
Quelque chose, Elisa, de ce que le cœur aime
Peut-il nous consoler jusqu' dans les fers même?
Redis ses chants; ils vont quelque chose de lui.
O mon doux bien-aimé, lorsqu'enfin aura lui
Le jour où l'on dira: « Retournez, sœurs captives,
De la noire prison aux amours de vos rives, »
O mon doux bien-aimé, vers moi tu reviendras,
Et me voyant flétrie, alors tu me diras,
Qu' me diras: « Anna, comme les fers t'ont faite!
Ton âme, loin de moi, fut donc bien inquiète!.. »
Moi, las! si l'était mort!.. ou si l'aimait ailleurs!..

Prends ta lyre, Elisa, je sens couler tes pleurs...
Et t'écouter.

Oui, je prendrai ma lyre, o ma sœur soucieuse!
Orlemuis sont cruels. Pour te rendre joyeuse,
Ma lyre te dira les chants du bien-aimé.

Anna.

Ma sœur, te souviens-tu de ce jour parfumé
Où le printemps naissait, où fleurissaient les roses,
Où les amours semblaient animer toutes choses,
Où tu disais: « Voilà donc les fleurs s'épanouir! »
Où je disais: « Hélas! qu'il est lent à venir! »
Que me faisait à moi la fleur, la fleur nouvelle?
J'ai aimé une autre fleur que je trouvais plus belle.
C'est que le cœur chéri est toujours le plus beau.
Il vint, mon bien-aimé, mais pareil à l'oiseau
Qui fuit du nid, et jette une plume à la brise,
Pleurant sa mère, hélas! par ta vaine surprise.
Il vint, mon bien-aimé; mais dans ses yeux brillait
Une larme, et son front sous la douleur pâlissait.
« Mon bien-aimé, tu pleures! » — Ah! je pleure ma mère!..
afin que ma tristesse, Anna, soit moins amère,
Viens-moi! » — De ce jour, ma sœur, te souviens-tu?
« Aime-moi, disait-il!... — Qu'il doit être abattu!
Il a de ses amours perdu sa fleur dernière:
Sa mère est dans la tombe... et je suis prisonnière!
Hélas! s'il était mort! la mort n'est des douleurs...
Ma sœur, je veux pleurer; laisse couler mes pleurs.

L'Absence.

Qu'on sent de regrets loin de l'objet qu'on aime!
On languit; on se meurt. Ainsi je fais moi-même
Loin de mon frère absent, mes plus chères amours.
J'en ai que des ennuis, et je pleure toujours.
Me voyant, l'étranger me dit: « O jeune fille,
Luiel a-t-il ravi quelqu'un de ta famille?
Mon grand Deuil t'environne et voile tes appas. »
Mais, je pleure toujours, et ne lui réponds plus,
Ou je dis: « - Étranger, la colombe innocente,
Loin de son doux ramier, ou sotoit, languissant,
Ou murmure des chants tristes comme la mort.
Ainsi, loin de mon frère enlevé par le sort
A mes bras, mes baisers, à mon amour fidèle,
Comme elle je languis, et je pleure comme elle. » -
Le sort!... Je dis toujours à l'étranger (je meurs)
Que le sort te ravit à mes embrassements,
Mon frère; car, vois-tu, si je disais: la gloire,
Et l'orgueilleux Desir d'une vaine mémoire
L'ont rendu sourd, hélas! aux plaintes de sa sœur,
Il dirait: - que ses jours s'écoulaient sans douceur! -
Et mes larmes alors en seraient plus amères.
Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, ces gloires, ces chimères,
Dont le bruit et l'éclat font l'homme sans pitié?
Soutiens-aimer, Du bonheur n'est-ce que la moitié?
Oubier l'amour, l'amour, miel si doux à mon âme,
N'est-il un miel si doux que pour moi, pour la femme?
Pour le homme quelle est donc l'autre félicité?
La femme dit: Amour! l'homme: Immortalité!
L'amour, c'est le bonheur, dit la femme; La gloire,
C'est le bonheur, dit l'homme. Ah! je ne puis le croire!
Car elle t'a ravi, mon frère, à mon amour;

Car je pleure la nuit, car je pleure le jour,
Et ma couche et mon pain sont souillés de mes larmes.
Mon frère, j'étais belle, et j'ai perdu mes charmes.
En me voyant, l'un dit: « - Quelle semble souffrir! » -
L'autre: « - La fleur de june; Oh! la fleur charmante! » -
Non je ne mourrai pas! Et vous sent-il le monde
De ces jours de bonheur, mon frère, où Des l'aurore,
Nos deux cœurs en un seul, et nos mains dans nos mains,
Nous allions, souriant, par tous les beaux chemins
Où chantaient les oiseaux, où mille fleurs nouvelles
Brillaient? Quand je disais: « - ~~Quand~~ Entre ces fleurs si belles
J'aime mieux l'aulépine et sa blanche cueule, »
Sans craindre le buisson, tu détachais la fleur;
Sur tes doigts ruisselaient Des perles de rosée
Combant, sous leur effort, de la tige brisée.
En cercle tu pressais le rameau précieux,
Et comme un diadème il ceignait mes cheveux.
Quand brillaient du midi les flammes dévorantes,
Tu me guidais, mon frère, aux ombres odorantes
Du rose acacia, De l'épais marronnier.
Pour que je fusse mieux rassurant le dernier.
Sourant, aux doux zéphirs, sur ton œil inclinée
Je m'endormais. Prenant ma couronne fanée,
L'aulépine que j'aime, alors, frère, de peur
Que l'abeille dédaigne et se trompant de fleur,
N'en vint butiner ma laine purpurine,
Ce main, sans m'éveiller, agitait l'aulépine.
A l'heure où les oiseaux dorment dans leurs buissons,
Où toute tait, toi, moi, nous chantions Des chansons,
Celle dont le refrain est: *Ô mère chérie!*

Où j'aimais d'amour; ou bien: *Virge Marie!*
Et si des pèlerins, si des pasteurs passaient,
Les pasteurs et même, les pèlerins disaient,
Ils disaient: — Ah! moins douce est la voie du pèlerin!
Ils disaient: — Ah! moins pur est le son de la Lyre! —
Ce souvenir il en est de ces jours envolés,
De ces chemins de fleurs que nous avons foulés,
De ces soirs, ces midis, de cette fraîche aurore?
De toute ô qui n'est plus te souvenir-il en est?
Mais, je vais chaque jour revoir les lieux à moins
De mes baisers de veus et de tes charmes soins.
Je dis: Il était là! Je dis: Sous cet ombrage
Je lui parlais de gloire; il m'aimait d'autant plus.
Tous ou parer mon front il moissonnait ces fleurs...
Que ces lieux sont dévotés, et pâles les couleurs
De ces fleurs, au refrain mon brillant diadème!
C'est que l'absence, hélas! de ce que le cœur aime
Flétrit tous les objets pleins de son souvenir.
Viens, mon frère, viens donc! Qu'il est lent à venir,
Le cruel vint dont l'amour fait ma vie,
L'absence me douleur! Comme je suis flétri!
L'un dit, en me voyant: — Quelle semblable souffrir! —
L'autre: le fleur se fane, ah! la fleur va mourir! —
Non, je ne mourrai pas! Je attends, o mon frère,
Je attends! que la vie, hélas! doit être amère,
Et te gloire, si loins des regards de ta vue!
La gloire même alors perd toute sa douceur.
Je attends, mon frère, je attends! De la taverne rive
Reviens vers moi, reviens, si tu veus que je vive.
Déjà, déjà l'on dit que je dois bien souffrir,
Et que le fleur se fane, et qu'elle va mourir.

Le Banquet.

La vie est un banquet où des coupes nombreuses
Sont pleines jusqu'au bord de liqueurs savoureuses
Et promettent ivresse à tous les convives.
Ils en approchent tous la lèvre avec délices,
Ne voyant pas au fond de ces mêmes calices
Le poison qui se mêle à leurs vins envivés;

Vins d'amour et de gloire, et vins de l'espérance,
Leurs parfums embaumés, leur trompeuse apparence,
Comme enivré nous au, m'ont séduit à mon tour.
Comme l'enfant charmé par la liqueur qui fume,
J'ai pris en main la coupe et j'ai bu l'amertume
En ces vins de la gloire, en ces vins de l'amour.

Vins amers, vins amers, et non sources d'eau vives!
Ils me lavaient bien dit tous les autres convives,
Quand je vins, souriant, prendre place au festin.
— De nos vins, o mon fils, tu veus t'enivrer ivre,
Mécis le vin de l'amour, d'amertume à l'enivrer,
Disaient les uns: Mon fils, ne bois pas de ce vin! —

Et les autres disaient: — « Mais le vin de la gloire
Qu'en parfum qu'il répand tu crois si doux à boire,
Mon fils, ne le bois pas, il est amer enivrer. » —
Et tous disaient: — « Le vin de l'espérance même
Laisse au fond de la coupe une amertume extrême,
Quoique la coupe brille et de roses et de vin. » —

Insensé ! Je fus sourd aux cris de leur sagesse ;
Je dis : « N'ai-je pas droit à la commune ivresse ?
Convives, de vin donc, je veux du vin aussi ! »
Et je pris une coupe ; en la coupe ils en mirent...
« Ah ! que bois-je ?... ah ! douleur !... Du poison !... » Ils gémirent.
— « Non fils, tu souriais en arrivant ici ! » —

Les deux Captives.

Elisa

Quel doux rayon, ma soeur, vient éclairer ces murs ?
 Que le zéphyr est doux ! que ses parfums sont purs !
 Entends tu les refrains que l'oiseau nous envoie ?
 Les beaux jours sont venus; la terre est dans la joie.
 A travers ces barreaux je vois naître une fleur
 C'est un lis; elle en a la grâce et la couleur.
 Ma soeur, pourquoi pleurer ? J'ai pleuré, mais j'espère.
 Dieu, le père de tous, des captifs est le père,
 Ah! ce rayon de ciel si brillant et si doux,
 C'est le regard de Dieu qui s'incline vers nous,
 Et ce chant des oiseaux, ma soeur, c'est sa voix même
 Qui nous dit d'espérer, parceque Dieu nous aime.
 Dieu nous aime, ma soeur, pourquoi pleurer ainsi ?

Anna

Je veux pleurer. Qui donc ne pleure pas ici ?
 Ah! si pour le soleil, le printemps et ses charmes;
 Les oiseaux ont des chants, le captif a des larmes.
 Ma soeur, je veux pleurer. Ce vase plein de vin
 Que l'homme voit en songe et veut vider en vain,
 Peut il calmer sa soif, hélas! toujours nouvelle ?
 Ainsi dans les beaux jours, quand tout se renouvelle,
 Que l'astre a plus de feux, le ciel plus de douceur,
 Plus triste est ma prison, et je pleure, o ma soeur.

Elisa

Contre notre ame, Anna, la douleur est puissante
 Comme tout vent du ciel contre une fleur naissante
 Par ces vents agitée, on la voit se flétrir,
 Livrée à la douleur, Anna, veux tu mourir ?
 Les bourreaux m'ont laissé ma lyre enchanteresse;
 Je vais toucher ma lyre, afin quela tristesse
 Ne brise pas ton coeur, et se dissipe enfin
 Comme l'ombre des nuits aux rayons du matin.

Anna

Si les pleurs sont mortels, Elisa, prends ta lyre,
 Afin qu'en t'écoutant je retrouve un sourire.
 A mon printemps à peine. Oh! je veux vivre encor.
 Oh! je ne pourrai pas ! la vie est un trésor.
 Je le garderai mieux qu'un roi son diadème.
 Si les chants de la lyre ont un charme suprême/
 O ma soeur, prends ta lyre, afin que ma beauté
 Ne souffre plus des pleurs de la captivité.
 L'orage abat les lis; plus qu'un lis blanche et frêle,
 Les fleurs me fétriraient, et je veux être belle,
 Belle à mon bien aimé, sans les jours à venir.
 Ma soeur, il m'aimait tant, ... Voilà le souvenir,
 Qui remplit tous mes jours et qui brise mon âme;
 Ma soeur, il m'aimait tant ! Et moi, moi, pauvre femme,
 Je l'aimais tant ! ... L'amour fait toutes mes douleurs ..
 Prends ta lyre, Elisa, je sens couler des pleurs.

Elisa

Oui, je prendrai ma lyre, o ma soeur amoureuse,
 Et pour te garder belle, et pour te rendre heureuse,
 Ma lyre redira les chants du bien aimé

Anna

S'ils pouvaient à la joie m'ouvrir mon coeur charmé ! ..
 Quelque chose, Elisa, de ce que le coeur aime
 Peut il nous consoler jusque dans les fers même ?
 Redis ses chants; ils sont quelque chose de lui.
 O mon doux bien aimé, lorsqu'enfin aura lui
 Le jour où l'on dira : "Retournez, soeurs captives,
 De la noire prison aux amours de vos rives,"
 O mon ~~Doux~~ bien aimé, vers moi tu reviendras,
 Et me voyant flétrie, alors tu me diras;
 Tu me diras : " Anna, comme les fers t'ont faite !
 Ton âme, loin de moi, fut donc bien inquiète ! .."
 Mais, las ! s'il était mort ! ... ou s'il aimait ailleurs ! ...
 Prends ta lyre, Elisa, je sens couler des pleurs.

Elisa

Oui, je prendrai ma lyre, o ma soeur soucieuse !
 Tes ennuis sont cruels. Pour te rendre joyeuse,
 Ma lyre redira les chants du bien aimé.

Anna

Ma soeur, te souviens tu de ce jour parfumé
 Où le printemps naissait, où fleurissaient les roses,
 Où les amours semblaient abimer toutes choses,
 Où tu disais; " Vois donc les fleurs s'épanouir !"
 Que me faisait à moi la fleur, la fleur nouvelle ?
 J'aimais une autre fleur que je trouvais plus belle.
 Ce que le coeur chérit est toujours le plus beau.
 Il vint, mon bien aimé, mais pareil à l'oiseau
 Qui fuit du nid, et jette une plainte à la brise;
 Pleurant sa mère, hélas ! par le vautour surprise.
 Il vint mon bien aimé, mais dans ses yeux brillait
 Une larme, et son front sous la douleur pliait.
 - "Mon bien aimé, tu pleure !" - Ah! je pleure ma mère!..
 Afin que ma tristesse, Anna, soit moins amère,
 "Aime-moi!" - De ce jour, ma soeur, te souviens tu ?
 "Aime moi disait-il !.. - Qu'il doit être abattu !
 Il a de ses amours perdu la fleur dernière ;
 Sa mère est dans la tombe .. Et je suis prisonnière!
 Hélas ! s'il était mort! la mort naît des douleurs ...
 Ma soeur, je veux pleurer, laisse couler mes pleurs.

Le Banquet.

La vie est un banquet où des coupes nombreuses
Sont pleines jusqu'au bord de liqueurs savoureuses
Et promettent l'ivresse à tous les conviés.
Ils en approchent tous la lèvre avec délices,
Ne voyant pas au fond de ces mêmes calices
Le poison qui se mêle à leurs vins enviés:

Vins d'amour et de gloire, et vins d'espérance.
Leurs parfums enivrants, leur trompeuse apparence,
Convive encor nouveau, m'ont séduit à mon tour.
Comme l'enfant charmé par la liqueur qui fume,
J'ai pris en main la coupe et j'ai lu l'amertume
En ces vins de la gloire, en ces vins de l'amour.

Vins amers, vins amers, et non sources d'eau vives !
Ils me l'avaient bien dit tous les autres convives,
Quand je vins, souriant, prendre place au festin.
"- De nos vins, o mon fils, tu veux devenir ivre,
Mais le vin de l'amour, d'amertume il enivre,
Disaient les uns; Mon fils, ne bois pas de ce vin!"

Et les autres disaient: "- Mais le vin de la gloire
Qu'au parfum il répand tu crois si doux à boire,
Mon fils, ne le bois pas, il est amer encor!"-
Et tous disaient: "- Le vin de l'espérance même
Laisse au fond de la coupe une amertume extrême,
Quoique la coupe brille et de roses et d'or."-

Insensé! je fus sourd aux cris de leur sagesse;
Je dis: "N'ai-je pas droit à la commune ivresse ?
Convives, du vin donc, je veux du vin aussi!"
Et je pris une coupe; en la coupe ils en mirent ...
"Ah! que bois-je ? .. Ah! douleur!.. Du poison !..." Ils gémirent.
-"Mon fils, tu souriais, en arrivant ici ?"-

L' Absence.

Que l'on sent de regrets loin de l'objet qu'on aime !
On languit, on se meurt. Ainsi je fais moi-même
Loin de mon frère absent, mes plus chères amours.
Je n'ai que des ennuis, et je pleure toujours.
Me voyant, l'étranger dit : " - O jeune fille,
Le ciel a-t-il ravi quelqu'un de ta famille ?
Un grand deuil t'environne et voile tes appas."-
Moi, je pleure toujours, et ne lui réponds pas,
Ou je dis: " - Etranger, la colombe innocente,
Loin de son doux ramier, ou se tait, languissante,
Ou murmure des chants tristes comme la mort.
Ainsi, loin de mon frère enlevé par le sort
A mes bras, mes baisers, à mon amour fidèle,
Comme elle je languis, et je pleure comme elle."-
Le sort!.. Je dis toujours à l'étranger (jemens,)
Que le sort te ravit à mes embrassements,
Mon frère; car, vois tu, si je disais; la gloire,
Et l'orgueilleux désir d'une vaine mémoire
L'ont rendus sourd, hélas! aux plaintes de sa soeur,-
Il dirait :- Que les jours s'écoulaient sans douceur!-
Et mes larmes alors en seraient plus amères?
Qu'est-ce donc, o mon Dieu, ces gloires, ces chimères,
Dont le bruit et l'éclat font l'homme sans pitié ?
S'entraîner, du bonheur n'est-ce que la moitié ?
Oublier l'amour, l'amour miel si doux à mon âme;
N'est-il un miel si doux que pour moi, pour la femme ?
Pour l'homme quelle est donc l'autre félicité ?
La femme dit ; Amour! l'homme: Immortalité !
L'amour c'est le bonheur, dit la femme, La gloire,
C'est le bonheur dit l'homme. Oh! je ne puis le croire !
Car elle t'a ravi, mon frère, à mon amour;
Car je pleure la nuit, car je pleure le jour,
Et ma couche et mon pain sont souillées de mes larmes.
Mon frère, j'étais belle, et j'ai perdu mes charmes.
En me voyant, l'un dit: " Qu'elle semble souffrir!"-
L'autre : " - La fleur se fane; Ah! la fleur va mourir!"-
Non, je ne mourrai pas! Te souvient-il encore
De ces jours de bonheur, mon frère, ou dès l'aurore,
Nos deux coeurs en un seul, et nos mains dans nos mains,
Nous allions, souriant, par tous les beaux chemins
Où chantaient les oiseaux, où mille fleurs nouvelles
Brillaient ? Quand je disais : " Entre ces fleurs si belles
J'aime mieux l'aubépine et sa blanche couleur-"
Sans craindre le buisson, tu détachais la fleur,
Sur tes doigts reissaient des perles de rosée
Tombant, sous leur effort, de la tige brisée.
En cercle tu tressais le rameau précieux,
Et comme un diadème il ceignait mes cheveux,
Quand brûlaient du midi les flammes dévorantes;
Tu me guidais, mon frère, aux ombres dévorantes
Du rosier accacia, de l'épais marronnier;
Pour que je fusse mieux t'asseyant le dernier.
Souvent, aux doux zéphirs sur ton coeur inclinée
Je m'endormais. Prenant ma couronne fanée,
L'aubépine que j'aime, alors, frère, de peu

Que l'abeille séduite et se trompant de fleur,
Ne s'en vint butiner ma lèvre purpurine,
Ta main, sans m'éveiller, agitait l'aubépine.
A l'heure où les oiseaux dorment dans les buissons,
Où se tait, toi, moi, nous chantions des chansons,
Celles dont le refrain est : O mère Chérie !
Ou : Je t'aime d'amour : ou bien : Vierge Marie !
Et si des pèlerins, si des pasteurs passaient
Les pasteurs étonnés, les pèlerins disaient,
Ils disaient :- Ah! moins douce est la voix du zéphyre!-
Ils disaient :- Ah! moins pur est le son de la lyre!-
Te souvient-il encore de ces jours envolés,
De ces chemins de fleurs que nous avons foulés,
De ces soirs, ces midis, de cette fraîche aurore ?
De tout ce qui n'est plus te souvient-il encore ?
Moi, je vais chaque jour revoir les lieux témoins
De mes baisers de soeur et de tes chastes soins.
Je dis : Il était là! je dis : sous cet ombrage
Je lui parlais de gloire: il m'aimait davantage.
Pour en parer mon front il moissonnait ces fleurs ...
Que ces lieux sont déserts, et pâles les couleurs
De ces fleurs, autrefois mon brillant diadème !
C'est que l'absence, hélas! de ce que le coeur aime
Flétrit tous les objets pleins de son souvenir.
Viens, mon frère, viens donc! Qu'il est lent à venir;
Le cruel exilé dont l'amour fait ma vie,
L'absence me douleur ! Comme je suis flétrie !
L'un dit, en me voyant - Quelle semble souffrir!-
L'autre la fleur se fane, ah! la fleur va mourir!-
Non, je n'emourrai pas! je t'attends, o mon frère,
Je t'attends ! que la vie, hélas! doit être amère,
Et ta gloire, si loïn des regards de ta soeur!
La gloire même alors prend toute sa douceur.
Mon frère, je t'attends ! de la lointaine rive
Reviens vers moi, reviens, si tu veux que je vive.
Déjà, déjà l'on dit que je dois bien souffrir,
Et que la fleur se fane, et qu'elle va mourir.